

Pierre Nepveu, Bernard Pozier, Réjean Thomas

Rachel Leclerc

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2010). Compte rendu de [Pierre Nepveu, Bernard Pozier, Réjean Thomas]. *Lettres québécoises*, (138), 40–41.



Pierre Nepveu, *Les verbes majeurs*,
Montréal, Le Noroît, 2009, 104 p., 17,95 \$.

Parfaite empathie

Nous sommes des humains du XXI^e siècle, sur la Terre qui est dans l'Univers. Et il y a une chose qu'on peut faire quand on est seul, ou quand c'est la nuit et qu'un glissement de balai dans un bureau, une étoile qui file, un rôle qui monte ou un émoi de branchie morutière fait *bouger* le silence : on peut penser, ressentir tout. Alors, on sait qu'on est « groundé ».

L'écriture de Pierre Nepveu a quelque chose de profondément réaliste, et l'univers où l'on entre n'est jamais désincarné, ni incongru, ni intime au point de confiner au nombrilisme. Vous vous dites que toutes ces phrases, elles sont de *votre* manière tant elles vous ouvrent la feuille. Vous êtes peu à peu transporté dans le meilleur de vous-même : ce livre, vous l'avez sûrement écrit. Voilà le don de la grande poésie.

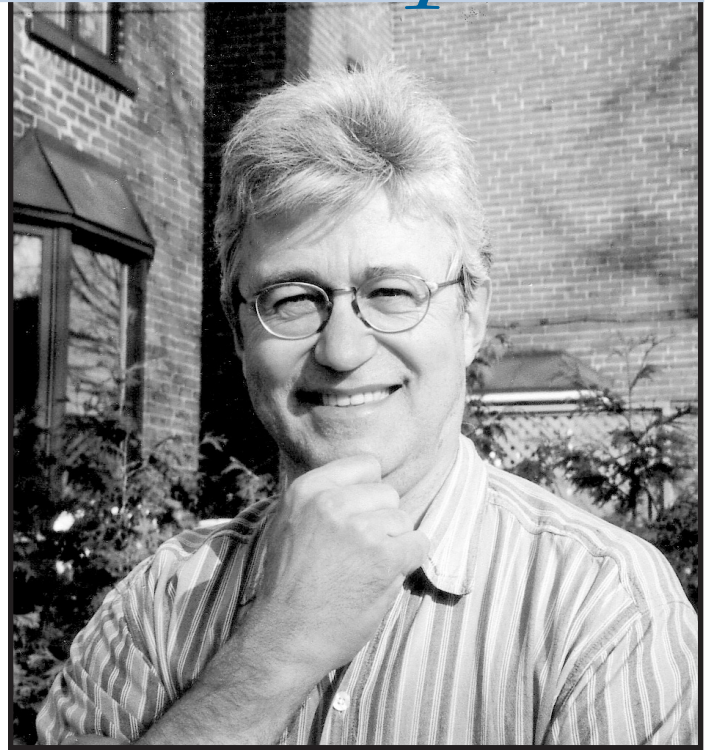
Il y a d'abord « La femme qui dort dans le métro » (p. 9). L'observant, le poète suggère une vie de femme de ménage dans des tours à bureaux. Pour le monde effréné, elle n'est qu'une Maria comme tant d'autres, mais pourquoi ne pas la suivre dans sa tâche solitaire ?

*Elle a comme des chevaux dans le corps
et des ânes mélancoliques, elle se souvient
des os violents sous leurs poils
de leurs grands sexes orphelins* (p. 12)

ÉPIER, COMPRENDRE

Les poèmes sont des escaliers où la phrase se déroule jusqu'à une chute qui ne laisse rien au hasard et qui sait chaque fois ce qui doit être dit : en amont de la forme, le thème appelle le mot précis et le vers accompli, et l'effet de sens se dévoile autant pour celui qui écrit que pour l'autre qui lit, pour tous ceux qui veulent descendre les marches et creuser au calme — loin de l'écorchure à vif (Nepveu est l'antipoète maudit, il serait plutôt le poète chéri par excellence) — les motifs de leur empathie, comme si leur propre humanité était en jeu, ce qui est bien le cas.

Mais la personne qui inspire des vers comme « J'incline à croire la femme qui dort » (p. 23), la personne qui nous « tire vers les étages de la nuit » (p. 26), celle-là ne saura jamais ce que lui doit le poète, et c'est bien là le drame de leurs deux conditions.



PIERRE NEPVEU

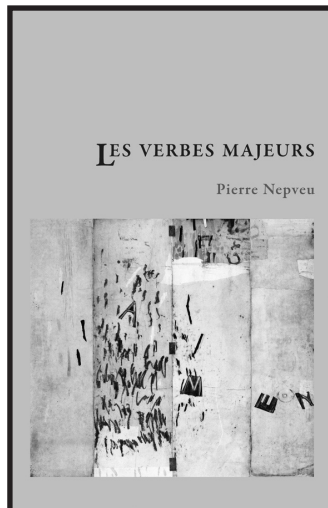
Plus loin dans le livre, c'est la figure de l'amante que suggère un alignement de cailloux ramenés de voyage. D'où vient que les pierres nous parlent tant, que nous leur faisons dire ce qu'elles n'auraient jamais pu dire ? Et d'où vient que l'éloignement est nécessaire à l'invention poétique ? C'est comme si on tirait l'autre de ce néant où il s'est réengouffré après notre départ. On ferme les yeux, on se redessine un visage sous les paupières, on écrit une page et l'on y met beaucoup de soi-même, car on voudrait encore la proximité.

LE SENS DE LA FAMILLE

Les années 1990 et 2000 auront souvent été celles du poète *boomer* qui veut ajouter sa *Lettre au père* à toutes celles que contient déjà la poésie québécoise — laquelle en déborde déjà —, ou encore le Poème à la mère, ou un tombeau pour ce couple mystérieux qu'on appelle ses parents.

Nepveu consacre une partie de son livre au père assis dans la perspective de sa disparition et à la mère qui a tant cru à l'invisible. Ici comme ailleurs chez ce poète ayant raflé deux fois le Prix du Gouverneur général avec ses plus récents recueils, l'image est parfaite et généreuse. Nepveu s'est créé un style unique, un style qui est personnel parce qu'il puise aux mêmes centres d'intérêt, aux mêmes racines que les sujets de recherche de l'universitaire en lui. Dans ces vases communicants — la création et les travaux universitaires — s'amalgament les thèmes de l'américanité, de la modernité, de la solitude dans la métropole, des terres et des maisons à l'abandon, de notre devenir comme espèce.

Le soir et la nuit dominent, la pénombre percée d'appels de phares, le silence d'où un certain *bruit de fond* n'est jamais absent. Et ce n'est pas tant la communion avec les semblables qui compte que l'essence de ces derniers : le poète regarde en biais ces humains dont il fait partie pour les analyser et s'analyser dans le même mouvement. On n'a pas l'instinct si grégaire après tout, on peut choisir de ne pas se perdre au cœur du troupeau, de ne pas être affaibli par lui, on peut le quitter, lui qui, à d'autres précieux moments, aura pourtant décuplé nos forces. La foule, c'est notre rage ; son absence est notre espace de liberté, là où la réflexion nous appelle.





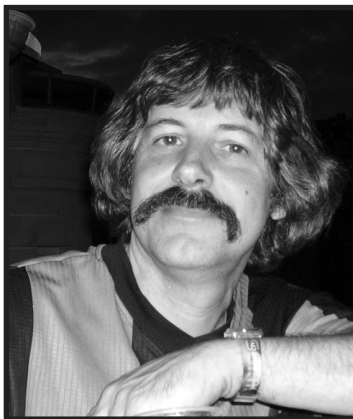
Bernard Pozier, *Agonique agenda*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2009, 80 p., 10 \$.

Il faut aimer

L'auteure et éditrice Louise Blouin nous a quittés il y a presque trois ans après un pénible combat contre le cancer. Son compagnon de vie et de travail, Bernard Pozier, retrace ici les semaines et les jours de cette exemplaire et discrète agonie.

Ce livre profondément amoureux nous montre un homme en train de faire son deuil et de rassembler ses forces pour la vie qui continue. L'auteur, après trente ans de vie commune, se demande s'il lui faudra maintenant devenir « égoïste ». Il fait là un apprentissage terrible, celui de la distance infranchissable. Mais nous savons que la distance n'efface pas l'autre, elle le fait miroiter là-bas et révèle sa beauté, c'est ainsi qu'elle devient le lieu de l'écriture. Voilà pour l'homme face à lui-même dans sa maison finalement désolée, là où des images d'enfant pensionnaire, d'enfant « prisonnier », lui reviennent comme un boomerang.

Mais il a fallu avant cela s'accrocher avec Louise dans sa descente vers le grand rien ni personne. Beaucoup d'entre nous, poètes, avons assisté de loin à son accompagnement, presque ahuris devant celui-ci qui déployait une énergie souvent proche de la joie, une joie qu'il aurait voulu, certainement, communiquer à sa compagne — mais peut-être était-ce l'inverse, peut-être lui insufflait-elle la sérénité, cette femme qui s'en allait. C'est ce que l'auteur laisse entendre à plusieurs reprises dans ces pages de vers et de prose chargées d'admiration pour l'agonisante.



BERNARD POZIER

SEUL POUR LA PREMIÈRE FOIS

La solitude peut effrayer autant que la mort, mais la mort nous apprend encore une chose : rien n'est indissociable, et le poète se dit : « seule mon ombre maintenant m'est inséparable » (p. 51). On peut ne pas avoir eu l'occasion, dans une vie faite de travail, d'envisager la non-permanence de l'amour et de tout le reste ; et comment pourrait-il en être autrement lorsqu'on a toujours vécu à deux ?

Maintenant, que reste-t-il ? Il reste de la vie partout, de la lucidité aussi, et l'intime conviction que la matière et la lumière — et donc le temps — sont plus que jamais interchangeables. « Soudain ce n'est plus du sang, mais du temps qui coule dans tes veines. » (p. 13) Le poète le dit d'ailleurs en toutes lettres, lui qui s'aperçoit que « le rien prend petit à petit toute la place / et l'on voit bien que c'est quelque chose / le rien » (p. 66).



Réjean Thomas, *Œuvre complète*, Montréal,
Poètes de brousse, 2008, 179 p., 15 \$.

Munitions pour l'au-delà

Il avait un peu la gueule de Richard Widmark, le cow-boy œdipien de Backlash, celui qui poursuit l'assassin de son papa mais qui découvre à la fin... que son papa est bien vivant et très à l'aise dans la peau du salaud.

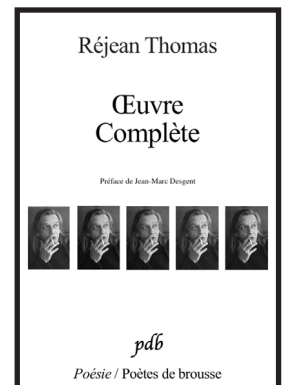
Réjean Thomas a publié son premier livre en 2006, à 56 ans. Peut-être que sa vie, pas si anticonformiste que ça et plus bourgeoise qu'on veut le faire croire (longue carrière de professeur au cégep, vaste connaissance de la planète nommée Banlieue — ses poèmes le donnent à penser en tout cas), l'aura finalement convaincu de ne pas s'installer dans ce que Jean-Marc Desgent, dans sa préface, appelle une posture de « salopes et de salopards patentés, institutionnalisés, salopes et salopards professionnels » (p. 11) ?

Sa dernière année d'existence lui aura permis de lancer un second recueil, *Œuvre complète*, dans la mare de « la poésie québécoise moribonde » (préface, p. 9) comme une bouée inespérée pour les aficionados.

Le livre est tout à fait touchant et sympathique. Réjean Thomas s'y dévoile comme un homme extralucide, un homme presque déjà vieillissant qui n'avait pas les yeux dans sa poche et qui ne manquait pas une chance d'électrocuter (?) l'univers des bien-pensants. Primesautières et friponnes, ces pages s'élançant à l'assaut des conventions avec une audace, une naïveté qui rafraîchit l'atmosphère fétide où s'est étendue la règle du libéralisme à tout crin, celle qui encourage à louvoyer sans vergogne pour son seul profit.

Il ressort notamment de l'ensemble que Thomas avait la franchise de se reconnaître comme un consommateur averti. « Je mange du thon / du solide thon entier blanc entier / en son bouillon de légumes et de huile. » (*sic*) (p. 54) Il se sait victime d'une société hyper matérialiste et se débat pour ne pas y sombrer tout entier, attendu que l'amour est ce qui pave le vrai chemin, ce chemin sur lequel il n'arrive pas toujours à rester droit.

« Il y a toujours une petite fille / paumes et palmes tournées vers le ciel / dérivant dans mon insomnie. » (p. 40) Pour paraphraser Nepveu (voir plus haut), j'incline à croire le poète qui dort si mal, car c'est ainsi qu'il convient de ne pas trouver le repos. ■



RÉJEAN THOMAS